Jacqueline PIRENNE, *Les témoins écrits de la région de Shabwa et l'histoire* (Fouilles de Shabwa I — Institut français d'archéologie du Proche-Orient, Bibliothèque archéologique et historique, tome CXXXIV). Librairie orientaliste Paul Geuthner, Paris, 1990. 22 × 27,5 cm, 161 p., nombreux fac-similés, tableaux et photographies dans le texte, 83 pl. en fin de volume.

Šabwa (l'antique *S²bwt*, Šabwat) fut la capitale d'un important royaume de l'Arabie du Sud préislamique, le Ḥaḍramawt. C'est l'un des nombreux toponymes du Yémen contemporain qui remontent à la plus haute antiquité. Le site se trouve en bordure du désert, à 360 km au nord-est d'Aden et à 300 km à l'est de Ṣanʿā'. Il a donné son nom à une province du Yémen (précédemment Yémen-Sud) dont le chef-lieu est à ʿAtaq (à 95 km au sud de Šabwa).

Une mission française a effectué des fouilles sur le site, de l'hiver 1974-1975 à l'hiver 1987-1988. Elle a été dirigée par Jacqueline Pirenne jusqu'en 1977, puis par Jean-François Breton. Plusieurs rapports préliminaires ont déjà été édités. Ce volume, qui rassemble toutes les inscriptions sudarabiques trouvées à Šabwa et dans sa région et tente une esquisse de l'histoire du Ḥaḍramawt, est le premier du rapport final de ces fouilles.

Jacqueline Pirenne, renversée par une voiture, est morte à Strasbourg le jeudi 8 novembre 1990. Elle n'a pas vu la sortie de ce livre, mais elle a pu en corriger elle-même les dernières épreuves.

Le volume s'ouvre sur un bref historique de la Mission archéologique française au Yémen-Sud de 1972 à 1977 (p. 1-5), période pendant laquelle Jacqueline Pirenne a dirigé cette Mission, avant que Jean-François Breton n'en prenne la tête, et sur une note intitulée « Shabwa, ses témoins antiques et sa redécouverte » (p. 7-9) où l'auteur rappelle rapidement les mentions de Šabwat chez les auteurs classiques et les premières explorations du site à partir de 1932.

La première partie, « L'époque prémonumentale sur les hauteurs » (p. 11-34) présente les résultats de nombreuses prospections en bordure du désert et dans le massif tabulaire qui domine Šabwa à l'est.

Sur deux escarpements en bordure du désert, Jacqueline Pirenne a relevé des graffites qu'elle appelle « Thamoudéens » (p. 11 et suiv.), fondant cette dénomination sur une famille de graphies qu'on trouve de la Jordanie au Yémen. Mieux vaudrait éviter ce terme qui suggère une identification entre les nombreuses populations qui employèrent ces écritures et la tribu de Ṯamūd, dont le territoire se trouvait dans le nord du Ḥiǧāz.

Dans le massif tabulaire à l'est de Šabwa, appelé Sawṭ (ou Sīṭān au pluriel), orthographié « sooṭ » dans l'ouvrage, quelques vestiges d'occupation et de nombreux graffites rupestres ont été découverts. Parcourue par les caravanes qui se rendaient d'une vallée à une autre, cette région avait, semble-t-il, une population autochtone différente de l'aristocratie sudarabique, si on se fonde sur l'alphabet des graffites rupestres. Des dessins associés à ces graffites donnent à penser que cette population s'occupait notamment de l'élevage des abeilles, d'où l'appellation d'« hommes aux ruches » que propose Jacqueline Pirenne. L'alphabet des « hommes aux ruches » n'est pas sans rappeler celui de graffites trouvés au Ẓufār omanais, au Mahra et au Yémen du Nord. Quelques caractères se reconnaissent sans peine; la valeur d'autres est encore incertaine.

BCAI 9 (1992) J. Pirenne: Les témoins écrits de la région de Shabwa et l'histoire, recensé par Chr. Robin
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

Dans cette première partie, Jacqueline Pirenne réaffirme l'hypothèse que les brouillards et la rosée pouvaient donner de l'eau en quantité appréciable et que les Anciens possédaient les techniques nécessaires pour condenser la vapeur atmosphérique et obtenir l'eau dont ils avaient besoin. On lit p. 18 : « C'est évidemment la condensation de ce brouillard qui a donné, sur ce haut-plateau, l'eau des 370 petits *oued* lesquels, ensemble, donnent naissance au wadi Irma [ʿIrmā], vers le Nord-Ouest, mais aussi au wadi Jirdan [Ǧirdan], vers l'Ouest, au wadi ʿAmd, vers le Nord, et au wadi Injil [Inǧīl] (tête du grand wadi Hajer [Ḥaǧr]), vers le Sud ». L'auteur poursuit, p. 19 : « Évidemment, l'association de ce grand nombre de *manhal* [lire *manḥal*, terme employé par les guides de Jacqueline Pirenne pour nommer des entassements de pierres, mais qui signifie probablement « rucher »] avec la présence du brouillard a renforcé mon hypothèse selon laquelle il s'agit de condensateurs ». Il est difficile de ne pas manifester son scepticisme devant de telles affirmations. Il en est de même quand l'auteur mentionne « les sécheresses exceptionnelles de 300 à 600 de notre ère » (p. 20) : aucun document ne signale le fait.

Les quatre parties suivantes donnent les inscriptions des sites de Barīra et Bi'r Ḥamad (p. 35-42), Šabwa (p. 43-89), Fuṭra (p. 91-93) et al-ʿUqla (p. 95-120). Barīra (à 50 km au sud de Šabwa) et Bi'r Ḥamad (à 100 km à l'est-nord-est) étaient des bourgades plus ou moins importantes; Fuṭra (à 40 km à l'est-sud-est) est le nom d'une passe pour accéder au Sawṭ; al-ʿUqla (à 15 km à l'ouest) est un piton isolé dans le désert, où plusieurs rois du Ḥaḍramawt se sont rendus pour une cérémonie de nature indéterminée. Jacqueline Pirenne ne se contente pas d'étudier les inscriptions qu'elle a vues sur place ou qui ont été trouvées en fouille; elle réédite également les documents qui proviennent de ces sites et sont conservés dans les musées, et ceux que des voyageurs ont signalés, mais qui ont disparu aujourd'hui. Le volume constitue donc un dossier complet sur les inscriptions de la région. Cette manière de procéder, particulièrement heureuse, permet de retracer facilement l'histoire d'un site important.

La sixième partie, intitulée sobrement « L'histoire » (p. 121-140), esquisse une chronologie du site fondée principalement sur la paléographie. Jacqueline Pirenne, en cinq tableaux (entre les p. 122 et 123), récapitule les résultats de ses recherches paléographiques, en s'appuyant avant tout sur le matériel de Šabwa; elle définit à cette occasion neuf nouveaux styles, désignés par les lettres G à O. Le volume se conclut avec l'édition de quelques « documents archéologiques » (p. 141-143), en fait des fragments d'inscription trouvés en fouille, les tables (p. 145-161) et les 83 planches.

Jacqueline Pirenne a eu le grand mérite de réunir tous les documents connus de la région de Šabwa et d'en donner la meilleure illustration possible. À ce titre, son livre est très utile. Sur le fond, l'ouvrage reprend des thèses déjà exposées ailleurs, relatives par exemple à l'existence de deux ères ḥimyarites, aux condensateurs de rosée ou à une migration des Sabéens depuis l'Arabie du Nord, à travers l'Égypte, le Soudan et l'Éthiopie, jusqu'à l'Arabie du Sud, mais ne tient aucun compte des nombreuses réserves qui ont été émises.

De nouvelles hypothèses, relatives à l'histoire du Ḥaḍramawt ou à la chronologie de l'Arabie du Sud, sont également proposées dans ce volume. Elles n'emportent pas toujours l'adhésion.

Une donnée importante des inscriptions est la langue dans laquelle elles sont écrites. À Šabwa, on trouve des textes en ḥaḍramawtique, mais aussi en sabéen et en qatabānite; à Barīra et à Bi'r Ḥamad, en sabéen et en ḥaḍramawtique. Jacqueline Pirenne en déduit la présence plus ou moins

BCAI 9 (1992) J. Pirenne: Les témoins écrits de la région de Shabwa et l'histoire, recensé par Chr. Robin
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

exclusive de Sabéens ou de Qatabānites sur ces sites aux périodes correspondantes : voir par exemple p. 35 : « Des Sabéens à Barira et à Bîr Ḥamed ».

Ce raisonnement doit être nuancé. L'emploi du dialecte sabéen peut correspondre à des situations fort diverses : domination politique avec annexion, protectorat, présence d'une colonie marchande ayant un sanctuaire en propre ou influence culturelle. Il convient donc de pousser l'analyse des textes un peu plus loin. L'utilisation du seul sabéen dans tous les textes d'un site, avec mentions répétées de divinités et de souverains sabéens, implique une annexion par Saba'. La présence de quelques inscriptions rédigées en sabéen et faisant mention de souverains et de divinités sabéens, à côté de textes écrits dans le dialecte local, signale un simple établissement dans une ville étrangère. L'emploi occasionnel du sabéen dans des textes dédiés à des divinités locales indique une influence politique ou culturelle de Saba', mais pas nécessairement la présence de Sabéens. À Barīra et à Bi'r Ḥamad, nous avons ce dernier cas. À Šabwa, de véritables inscriptions sabéennes (par le dialecte, l'onomastique et les dieux) ont été découvertes, à côté de textes en dialecte ḥaḍramawtique : il y avait probablement là un établissement sabéen, sans que la ville soit nécessairement sabéenne.

Plus concrètement, plusieurs textes de Barīra, dans le wādī Ǧirdān, sont des dédicaces à un dieu local, *Tdn*, inconnu du panthéon sabéen, mais le verbe employé (*hqny*) est emprunté au dialecte sabéen. L'influence sabéenne qu'on peut en déduire est d'autant plus vraisemblable que RES 3945/5 et 8 mentionne explicitement une expédition sabéenne contre Ǧirdān vers la même époque. Cependant la ville n'est pas sabéenne : on y trouve aussi des textes en dialecte ḥaḍramawtique. La situation est la même qu'à Haram dans le Ǧawf, petite principauté « protégée » par Saba'. La conclusion de Jacqueline Pirenne est tout autre : « Il semble donc... que Barira soit l'œuvre de ces gens, de parenté ṣafaïtique et parlant le sabéen, qui commencent par adopter un sanctuaire rupestre, puis créent un sanctuaire monumental... à leur dieu spécial, Tadūn » (p. 39). On demeure perplexe : les « Ṣafaïtes » sont des pasteurs nomades du désert de Syrie et de Jordanie, attestés à partir du IIIe siècle avant l'ère chrétienne, soit plusieurs siècles après les textes dont il est question. Ces Ṣafaïtes parlent un dialecte proche de l'arabe, fort différent du sabéen. Quant au dieu Tadūn (vocalisation arbitraire), il n'est connu qu'à Barīra.

À Bi'r Ḥamad, quelques fragments de textes donnent des formes sabéennes et ḥaḍramawtiques; on ne peut pas en tirer grand-chose. On ne saurait donc affirmer : « Il apparaît que les fondateurs du site étaient probablement Sabéens... D'après ce que nous avons appris à Barira, nous pouvons supposer que les Sabéens, qui ont suivi les colons de Barira, ont poursuivi leur pénétration vers le Hadramout » (p. 42).

À Šabwa, la découverte de quatre inscriptions sabéennes (par la langue, le nom des auteurs et les divinités invoquées) ne permet pas davantage de conclure que la ville fut à l'origine un « établissement sabéen » (p. 50). Jacqueline Pirenne a omis les données de l'inscription sabéenne RES 3945/12 qui mentionne un royaume du Ḥaḍramawt à l'époque où Šabwat serait, selon elle, un « établissement sabéen. ». Ce royaume, allié de Saba' c'est-à-dire sous tutelle sabéenne, avait déjà Šabwat pour capitale : il reçoit de Saba' des territoires awsānites, ce qui implique qu'il contrôlait la partie orientale du bassin de Ṣayhad (notamment la région de Šabwat). Par ailleurs, aucun site ne peut rivaliser avec Šabwa pour le titre de capitale, que ce soit par la situation, l'importance des vestiges, l'ancienneté de l'occupation et sa durée.

BCAI 9 (1992) J. Pirenne: Les témoins écrits de la région de Shabwa et l'histoire, recensé par Chr. Robin
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

Les inscriptions sabéennes de Šabwa n'impliquent pas l'existence d'une ville sabéenne, mais seulement la présence de Sabéens, garnison ou colonie marchande, en rapport avec la tutelle sabéenne exercée par le mukarrib Karib'īl Watar (auteur de RES 3945) et ses successeurs (style paléographique B).

Concernant la chronologie, Jacqueline Pirenne propose de nouveaux bouleversements, fondés sur ses classements paléographiques, sans analyser les conséquences qu'ils impliquent : « J'espère que le témoignage visuel de ces correspondances sélectionnées permettra au lecteur de m'accorder sa confiance sur l'essentiel, en attendant la parution de l'exposé justificatif d'ensemble » (p. 122); ou encore « Un décalage est donc à opérer. Je ne puis l'introduire ici sans l'avoir dûment justifié. Je laisse cette démonstration pour mon ouvrage sur la paléographie et la chronologie » (p. 122-123).

La construction d'hypothèses chronologiques à partir des seuls classements paléographiques suppose que cette méthode ait fait ses preuves. Or, si Jacqueline Pirenne a obtenu quelques résultats importants, par exemple la distinction de deux rois de Saba' et de ḏū-Raydān appelés Ilīšaraḥ Yaḥḍub, les échecs sont également nombreux : dédoublements erronés de ʿAlhān Nahfān, de Šaʿr"" Awtar et de Šamir Yuharʿiš; date de Ilīʿazz Yaluṭ « non antérieure au Ve siècle » (voir CIAS I.100) alors que ce roi a régné au début du IIIe; etc. Asseoir une chronologie paléographique sur les seuls textes de Šabwa est encore plus périlleux, puisque le corpus disponible, médiocre et disparate, ne permet aucun recoupement; pour que les classements aient quelque validité, il faut traiter tous les textes sudarabiques de la période. Enfin, il importe que les fac-similés soient exacts, qu'ils reflètent la réalité et non la norme définie par l'auteur : par exemple, dans le fac-similé d'Hamilton 2 (style J), le *r* est manifestement trop large (comparer avec la photographie, reproduite p. 57). Plutôt que de privilégier une approche, il est préférable de tenir compte de toutes les données, de la paléographie sans doute, mais aussi du contenu des textes.

La principale innovation de Jacqueline Pirenne est de placer le commencement de l'ère de Radmān trente ou quarante années plus tard que ne l'implique l'inscription MAFRAY al-Miʿsāl 2, soit vers 100 ou 110 de l'ère chrétienne. Comme elle le reconnaît implicitement, cette révision a un but : prouver qu'un texte grec, le *Périple de la mer Erythrée*, date du IIIe siècle de l'ère chrétienne (p. 123 et 134), thèse qu'elle a developpée en 1961, et non du Ier siècle, opinion de la grande majorité des chercheurs (voir en dernier lieu : Christian Robin, « L'Arabie du Sud et la date du *Périple de la mer Erythrée* — nouvelles données — », et Gérard Fussman, « Le *Périple* et l'histoire politique de l'Inde », dans *Journal asiatique*, CCLXXIX, 1991, p. 1-30 et 31-38). Le *Périple* mentionne en Arabie du Sud deux souverains qui paraissent contemporains, « Charibaël, roi légitime de deux tribus, les Homérites et leurs voisins, qui s'appellent Sabéens » et « le royaume d'Éléazos, du pays de l'encens ». Ces noms et titres correspondent au sudarabique « Karib'īl, roi de Saba' et de ḏū-Raydān » et « Ilīʿazz, roi du Ḥaḍramawt ». Pour que le *Périple* date du IIIe siècle, les tables royales doivent donc donner un Karib'īl et un Ilīʿazz contemporains.

Jacqueline Pirenne retient Karib'īl Watar Yuhanʿim (p. 134-135 et tableau III, avec référence à CIH 326 et Ry 540) et Ilīʿazz Yaluṭ fils de ʿAmmīḏaḫar. Si le lecteur se reporte aux textes, il découvre que le souverain de CIH 326/4 est « roi de Saba' » et non « roi de Saba' et de ḏū-Raydān » : *w-l s^t^ ʿd-hmw rḍw mr' -hmw Krb'l Wtr Yhnʿm mlk S'b'*, « et puisse-t-il leur accorder

BCAI 9 (1992) J. Pirenne: Les témoins écrits de la région de Shabwa et l'histoire, recensé par Chr. Robin
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

la bienveillance de leur seigneur Karib'īl Watar Yuhanʿim, roi de Saba' ». Ce Karib'īl n'a donc pas régné à Ẓafār comme l'exige le texte du *Périple*.

Quant au roi de Ry 540/2, c'est un personnage différent, qui porte le titre de « roi de Saba' et de ḏū-Raydān », dont le patronyme est mentionné, dont on connaît plusieurs successeurs, qui est daté enfin du Ier siècle de l'ère chrétienne (date acceptée par Jacqueline Pirenne, dans Muḥammad Bāfaqīh, *L'unification du Yémen antique* Paris, 1991, tableau paléographique p. 205) : *b-mqm w-rd' 'mr' -hmw Krb'l Wtr Yhnʿm mlk S*[1] *b' w-ḏ-Ryd" bn Ḏmrʿly Byn w-Hlk[' mr bn K]rb'l*, « avec le soutien et l'aide de leurs seigneurs Karib'īl Watar Yuhanʿim, roi de Saba' et de ḏū-Raydān, fils de Ḏamarʿalī Bayyin, et Halak['amar fils de Ka]rib'īl ».

Pour identifier ces deux Karib'īl que plusieurs données distinguent, il faudrait de solides arguments, lesquels ne sont pas donnés. Par ailleurs, si rien n'interdit *a priori* d'abaisser du Ier au IIIe siècle la date de Karib'īl fils de Ḏamārʿalī, encore faut-il trouver place pour ses successeurs (Halak'amar, Karib'īl Bayyin, Naša'karib Yuha'min et Yuhaqīm) dans les tableaux chronologiques : la question n'est pas étudiée.

Faute d'un traitement d'ensemble, les reconstructions chronologiques de la partie historique ne sont guère convaincantes; les nombreuses affirmations erronées et les oublis (comme l'inscription Nāmī NʿǦ 13 + 14/1 qui mentionne un roi du Ḥaḍramawt nommé yadaʿ'ab, contemporain de ʿAlhān, roi de Saba') ne peuvent qu'ajouter au scepticisme.

Les textes nouveaux, découverts et édités par Jacqueline Pirenne, sont d'ordinaire illustrés par une ou plusieurs photographies. Certains, cependant, ne le sont que par un fac-similé. À plusieurs reprises, la transcription du texte ne reflète pas le fac-similé. Il en est ainsi notamment :

— p. 49, en bas, ligne 5, à comparer avec la fig. 15, p. 50. Sur le fac-similé, on lit *bs*[1]*m/wbns*[1]/, ce que l'auteur transcrit :

$$bs^1m/w\underline{d}d \begin{cases} b \\ .\ \mathring{t} \\ s \end{cases}$$

$$n.'.'b \begin{cases} l \\ \\ m \end{cases}$$

grby

sans un mot d'explication;

— p. 51, nº 2, ligne 2 : le *w* de la transcription ne se trouve pas sur le fac-similé;

— p. 53, nº 4, ligne 1 : la transcription est *ʿbdm/ky*... alors que le fac-similé (p. 52) se lit *ʿbdm/bn*.

La lecture et l'interprétation des textes appellent divers compléments et corrections :

— p. 47, Hamilton 5/1 : restituer plutôt [... ... *qyn H*]*wbs*[1] *bn*[*y* ...], « [... ... ministre de Ha]wbas a const[ruit ...] ». À la ligne 2, restituer sans doute *hy*[ʿ];

— p. 47, Hamilton 4 : la restitution du mot *mqtwy* est peu vraisemblable : cette fonction n'est pas attestée à l'époque des mukarribs sabéens;

BCAI 9 (1992) J. Pirenne: Les témoins écrits de la région de Shabwa et l'histoire, recensé par Chr. Robin
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

— p. 49, en bas, ligne 3 : *hmbny*, « pour la construction », doit se découper *h-mbny* (et non *hm-bny*);

— p. 50 : le plus ancien roi du Ḥaḍramawt n'est pas *'byṯ' Ḏbyn*, mais *Yd''l* dont on a mention dans RES 3945/12 (texte fondamental qui n'est pas utilisé dans l'ouvrage);

— p. 53, n° 3, lignes 2-3 : restituer [*S'm*]*hyf'*, déjà attesté comme nom de roi au Ḥaḍramawt (RES 3869);

— p. 56, Šabwa 15/2 comm. : dans *mḥfḏhn*, *-hn* n'est pas la marque du duel mais l'article ḥaḍramawtique; il n'est donc pas question de deux tours mais d'une seule;

— p. 59. Il en est de même dans VI/76/89 : *ṣḥfthn* signifie « la courtine » et non « les deux *ṣaḥfat* ». Ce dernier texte, en dialecte ḥaḍramawtique comme le prouve l'article, n'a rien à voir avec les Sabéens, contrairement à ce que suppose le commentaire, qui se fonde uniquement sur la paléographie et donc la datation : « Il serait logique d'en inférer que les premiers *maḥfad* et leurs *ṣaḥfat* ont été construits par les Sabéens immigrants »;

— p. 57, Hamilton 2 + Šabwa S/75/128, ligne 1 : corriger et restituer *s²ls³t mḥ*[*f*]*d w-'rb' ṣ*[*ḥf* ...], « trois tours et quatre c[ourtines ...] »; modifier le commentaire p. 58 et 59 en conséquence. À la ligne 2, restituer probablement : *kbr Ḥḍrmt* [*w-b*] *Ḥḍrmt*. À la fin de la traduction de ce texte, p. 58, supprimer l'invocation « par [Yada''il] » : aucun texte connu ne comporte une invocation de l'auteur à lui-même;

— p. 60. Dans la traduction du texte A/5, ajouter : « dirigé les travaux ». Le verbe *tqdmw* de la ligne 5 n'est pas nécessairement un pluriel; en ḥaḍramawtique, le duel est également de schème *tqdmw*. Il en est de même p. 114, Nord 10/2, où le verbe *s²w'w* est au duel et non au pluriel;

— p. 61, S/75/131, 3e ligne : lire *rṯd* et non *ryd*. Modifier le commentaire en conséquence. La deuxième ligne du texte n'est ni transcrite, ni commentée. On aurait aimé avoir de même une transcription de l'inscription S/75/85;

— p. 68, S/75/69/1 : le nom de l'auteur, *Ṯrm*, doit être interprété Ṯawr^{um} ou si on préfère Ṯōr^{um}, et non « Turm »;

— p. 70, V/76/57, lignes 4-5 : *tḏh/bs¹* constitue un seul mot (*tḏhb-s¹*) et non deux (*tḏh* et *b-s¹*). La traduction, qui force la syntaxe, doit être corrigée en conséquence. À la ligne 1, *mwrt" s²qr"* ne peut pas être traduit « le bassin du sommet » puisque le premier terme du soi-disant état construit comporte l'article -";

— p. 71, V/76/41, ligne 1 : corriger « *'mkrb* » en *'mbkr*. Contrairement à l'affirmation du commentaire, p. 72, les anthroponymes qui comportent l'élément *'m-*, « 'ammī- », n'impliquent nullement « la région qatabānite » : ils se rencontrent partout en Arabie du Sud et n'ont pas de rapport direct avec le grand dieu qatabānite 'Amm;

— p. 72, S/77/Mahdī, ligne 1 : corriger *S²q̊sf̊* en *S²qfs¹y*, déjà attesté dans Ja 402/1; *s¹y* est ici une forme hypocoristique de *S¹yn*, dieu principal du panthéon ḥaḍramawtique (voir aussi *'bds¹y*, Ja 990/2, dans le volume p. 105; *Ṯwbs¹y*, Ja 948/1-2, dans le volume, p. 113), Ligne 2, corriger *s¹tfḥ* en *s¹tqḥ*;

— p. 75, RES 4698, ligne 4 de la traduction : il est vraisemblable que *ns¹r 'tw h-s¹ bn s²'mt* signifie « aigle qui est venu à lui du nord » (plutôt que « aigle qui lui est venu par achat »);

— p. 79, V/84/15, ligne 2 : lire ...]*Ḥmyr^{m} w-Ngr^{n}*, « Ḥimyar^{um} et Nagrān » (et non ...]*m/rm/wngrn*);

BCAI 9 (1992) J. Pirenne: Les témoins écrits de la région de Shabwa et l'histoire, recensé par Chr. Robin
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

— p. 80, Hamilton 9/2 : il est possible de lire la *nisba* du texte '' *ḏn*^{n} (*nisba* du nom de tribu *M'ḏn*^{m} : voir Gl 1547/4, Ja 621/2-3 et Ja 2115/3) comme l'a déjà proposé Walter W. Müller;

— p. 81, S/75/27. Ce petit fragment, avec un seul mot (...]*qbḏm*[...), présente un certain intérêt. Il mentionne probablement le grand dieu minéen *ʿṯtr ḏ-Qbḏ*^{m}, comme Jacqueline Pirenne l'a bien reconnu. Mais il implique aussi la présence de Minéens à Šabwat. Cette présente était déjà connue par les inscriptions de Barāqiš : voir M 275/2 (lire *bklh S*^{2}[*b*]*wt*) et 416/3;

— p. 88, RES 4697/1 : lire [... *br*]' *ḫṭ*[*b* ...], plutôt que [... ...]' *ḫm*[... ...];

— p. 98, fig. 30 : sur le fac-similé et dans l'étude de ce texte (p. 97), ajouter un -^{n} à *gndl*, soit *gndl*^{n} : ce *n* est parfaitement visible sur la photographie de Muḥammad Bāfaqīh que Jacqueline Pirenne a utilisée. L'interprétation des inscriptions d'al-ʿUqla proposée p. 98 et suivantes, « donner des surnoms (*laqqaba*) à la divinité », se heurte à une difficulté : aucune divinité n'est mentionnée sur le site. L'auteur, par ailleurs, omet un fait important : les textes présentent deux formes verbales *lqb* et *s*^{1}*lqb*. Or tous les textes avec *s*^{1}*lqb* ont pour auteur un souverain (Ja 921/3-4, 986/5, 988/4; Bāfaqīh al-ʿUqla 1/3) ou un prince royal (Ja 997/5). Ceux avec *lqb* (Ja 923/4, 926/6 et 928/7) sont dus à de simples particuliers. Les verbes *s*^{1}*lqb* et *lqb* se rapportent donc, selon toute vraisemblance, à une cérémonie dans laquelle le roi a un rôle actif et l'assistance un rôle passif;

— p. 103, Ja 968/2 : corriger « *Hnd* » en *Hnd*^{m} (voir la pl. 77);

— p. 103, Ja 973/3 : le *m* de '*nwd*^{m} ne se trouve pas sur le fac-similé; il doit être mis entre crochets;

— p. 106, Ja 953 : d'après le fac-similé, p. 102, il faudrait lire *Hwr* et non *Ḫwr*;

— p. 107, Ja 923/6 : corriger *tqbl*^{m} en *tnbl*^{m}, « en ambassade »;

— p. 109, Ja 919/5 : il est improbable que *qrs*^{2}*ht* signifie « femmes de Qurayš » (il faudrait avoir *qrs*^{2}*yt*). Voir BR-Yanbuq 28/1-2 (*qrs*^{2}*ty*) et Schm-Ma'rib 3/1 (*qrs*^{2}), autres attestations de ce mot énigmatique;

— p. 113, Nord 6 = Ja 944/2 : corriger « *'lrtm* » [l'auteur a sans doute voulu écrire *'lrṯm*] en *'lrym*, d'après la pl. LXXVI; Albert Jamme avait lu *'lryb*;

— p. 114, Nord 10 = Ja 969/1 : corriger « *bn* » en *bny*, d'après la pl. LXXVII. À la fin de la ligne 2, on devine un *n*. Albert Jamme avait lu ce texte correctement : Jacqueline Pirenne critique son déchiffrement parce qu'elle croit que le verbe *s*^{2}*w*ʿ*w* « est au pluriel »; en réalité, *s*^{2}*w*ʿ*w* peut être aussi bien un duel, comme nous l'avons signalé.

La forme présente de nombreuses imperfections. La plus sérieuse est l'absence de rigueur dans la transcription du sudarabique et de l'arabe. Pour le sudarabique, les omissions de signes diacritiques et les fautes sont très nombreuses. Quelques exemples pris dans les premières pages suffiront :

— p. 16 : 'SNʿ pour 'ṢNʿ;

— p. 22 : 'FHHMM pour 'FḤHMM (et ajouter la référence à la planche : pl. XIII, en haut et en bas);

— toujours p. 22, 'WHN WTDM pour 'WHN WṮDM;

— p. 23 : HRMM Ṣ'ḤM pour ḤRMM Ṣ'ḤM.

BCAI 9 (1992) J. Pirenne: Les témoins écrits de la région de Shabwa et l'histoire, recensé par Chr. Robin
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

Le lecteur ne peut pas faire confiance aux transcriptions; il lui faut se reporter à la photographie ou au fac-similé pour avoir une lecture sûre.

La transcription de l'arabe comporte beaucoup de fantaisie. Le *alif* et le *'ayn* sont très souvent utilisés l'un pour l'autre (« Ta'if » pour al-Ṭā'if, p. 11; « Bīr 'Asākir » pour Bi'r 'Asākir, p. 12, etc.). En initiale, le *alif* et le *'ayn* sont notés ou omis (« 'Awsān », p. 2, mais « Anmur » p. 22; « Ataq » pour 'Ataq, p. 2; « Irmah » pour 'Irma, p. 17). Le tiret qui marque les voyelles longues est fréquemment oublié, de même que les signes diacritiques, mais parfois le lecteur en trouve là où il n'en faut pas (« Maḥra » pour Mahra, p. 20; « Ḥujeyra » pour Huǧayra, p. 31).

La même lettre est transcrite de diverses manières. Page 51, le *tā' marbūṭa* est noté de quatre manières différentes en sept lignes : « 'Uqayba », « Uqaybat », « 'Irmah » et « Faṭurā' » (lire 'Uqayba, 'Irma et Fuṭra). Dans les diphtongues, le *wāw* est transcrit *-(a)w* (« 'Awsan », p. 5), *-(a)u* (« khaur 'Asākir », p. 13; corriger en khushm 'Asākir, car l'auteur n'a pas correctement résolu l'abréviation *Kh.* portée sur la carte d'Hermann von Wissmann), *-ou* (Ḥaḍramout, p. 16), *-oo* (« sooṭ », p. 14), *-ow* (« hadramowtique », p. 50) ou *-o* (« jol » pour ǧawl, p. 16; « Khor Rori » pour Khawr Rūrī, p. 20), selon l'inspiration. Le *ḫā'* est transcrit « kh » (Khawr, ci-dessus) ou « ḫ » (Raḫya, p. 40), le *šīn* « sh » (comme dans « Shabwa », « sha'ab » p. 16, etc.) ou « š » « w. Riša », p. 35; « ša'ab », p. 59).

Les voyelles n'ont guère de rapport avec la réalité : voir « sha'ab » pour shi'b, « ravine », p. 16, etc. Le même nom, enfin, est écrit avec plusieurs orthographes :

— Djebel Maga », p. 13, mais « Jebel Maga », p. 15;
— « 'Irmah » et « Irmah », p. 13, « Irma », p. 18 (lire 'Irma ou 'Irmā);
— « Libne », p. 18, mais « Obne », sur la carte, p. 14 (la forme correcte est al-Binā');
— al-Naḥal, p. 20, mais an-Nahal, p. 23;
— Mukalla, p. 28, mais Muqalla, p. 66 [Mukallā].

Il est fréquemment impossible de retrouver la forme arabe correcte, dialectale ou classique, quand elle n'est pas répertoriée sur les cartes disponibles. C'est particulièrement regrettable chez un auteur qui a des avis tranchés sur les questions linguistiques : « Prétendre que le Sud-arabe n'est pas de l'arabe est une formulation manquant de sens de l'histoire et qui crée un faux problème » (p. 125, n. 18). Comment lire, par exemple, Djebel Maga (p. 13), Gar Myris (p. 17), w. Yeb'eth (p. 18) ou Shuruj Bakeli (p. 19)? C'est un inconvénient sérieux pour l'historien : la toponymie yéménite n'a guère varié depuis l'antiquité, de sorte que les noms modernes sont une aide précieuse pour localiser les toponymes antiques. À ce propos, il faut signaler que le wādī « 'Ingel » (p. 17) est différent du wādī Inǧil (p. 18) : le premier, au pied de la passe de Fuṭra, est orthographié Yanjal sur la carte de von Wissmann, tandis que le second, à la tête du wādī Ḥaǧr, est appelé Injīl.

Les numéros des planches sont en chiffres arabes dans le texte mais en chiffres romains sur les planches. La numérotation des figures et des planches n'a pas été révisée systématiquement. Corriger ainsi;

— p. 17 (trois fois) et 19 : « carte 2 » en fig. 3;
— p. 23, avant dernière ligne : « pl. 18 » en pl. XIX, en haut et en bas;

BCAI 9 (1992) J. Pirenne: Les témoins écrits de la région de Shabwa et l'histoire, recensé par Chr. Robin
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

— p. 36, ligne 11 : « pl. 33 » en pl. XXXV;
— p. 81, Musée de Mukallā n° 57 : « pl. 62 e » en pl. LXII f-g;
— p. 81, S/76/12 : « pl. 62 f-g » en pl. LXII e;
— p. 82, La lampe du musée de Vienne : « pl. 65 a » en pl. LXV b;
— p. 83, Le vase Foroughi : « pl. 65 b » en pl. LXV a;
— p. 23, dernière ligne, enfin : la « pl. 19 b » ne comporte pas le texte cité.

Les fautes d'orthographe et les coquilles ne manquent pas. La bibliographie enfin n'a pas été mise à jour : ainsi, un article mentionné p. 123, n. 1, comme « à paraître » est publié depuis 1987 (M.-L. Inizan et L. Ortlieb, « Préhistoire dans la région de Shabwa au Yémen du sud (R.D.P. Yémen) », dans *Paléorient* 13/1, 1987, p. 5-22).

La publication de Jacqueline Pirenne ne tient pas toutes ses promesses. La forme est trop souvent défectueuse. Nombre d'hypothèses sont avancées sans aucune prudence et sans prendre en compte l'ensemble des données. Enfin, il manquera toujours l'exposé justificatif des conclusions chronologiques, annoncé p. 122, à moins qu'il ne se trouve parmi les nombreuses études manuscrites léguées à l'université des sciences humaines de Strasbourg. Les prochains volumes des fouilles de Šabwa, très attendus, ne pourront utiliser ces conclusions qu'avec la plus grande prudence.

Christian Robin
(C.N.R.S., Aix-en-Provence)

Jonathan Bloom, *Minaret, Symbol of Islam.* University Press, Oxford, 1989. (Oxford Studies in Islamic Art VII). 216 p.

D'emblée, dans sa Préface, l'auteur annonce la couleur. Son ouvrage se veut être un défi aux idées communément admises sur le minaret.

Non, le minaret n'a pas été inventé au 1er siècle de l'Islam, il l'a été à la fin du second siècle. Non, il n'a pas vu le jour en Syrie umayyade, mais en Mésopotamie ʿabbāside. Non, il n'a pas été créé pour l'appel à la prière, mais il l'a été dans un but politique. Non, son emploi n'a pas été systématique après son introduction, il a fallu plus de trois siècles pour que la nouvelle société l'adopte et assure sa diffusion.

On ne trouvera donc pas ici une typologie des formes de minarets, mais une étude sur le problème de l'origine de cette forme architecturale, et des circonstances qui en ont fait le symbole de l'Islam.

L'objectif fixé de façon précise, l'auteur s'attache à étayer ses assertions, qui se veulent un peu provocantes, par de patientes démonstrations qui ont le mérite d'être claires et de s'enchainer dans une logique historique, bien mise en évidence, même si, parfois, il semble ne pas résister à la tentation d'infléchir certaines interprétations dans le sens de son intuition, tout en avouant lui-même, prudemment, n'en avoir malheureusement pas de preuve.

Cela dit, son argumentation est solide, appuyée sur des considérations philologiques, fonctionnelles et sémiologiques, sur une abondante documentation, mais, surtout, sur des analyses

BCAI 9 (1992) J. Pirenne: Les témoins écrits de la région de Shabwa et l'histoire, recensé par Chr. Robin
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net